

HARUKI MURAKAMI

LES ATTAQUES  
DE LA BOULANGERIE

*Traduit du japonais  
par Hélène Morita et Corinne Atlan*

Illustrations de Kat Menschik

**belfond**  
12, avenue d'Italie  
75013 Paris

Titres originaux :

*PAN-YA SHUGEKI (THE BAKERY ATTACK)*

et *PAN-YA SAISHUGEKI (THE SECOND BAKERY ATTACK)*

La nouvelle intitulée *L'Attaque de la boulangerie* a été initialement publiée en japonais dans le magazine *Waseda Bungaki* en 1981, puis republiée dans les *Ceuvres complètes*, volume 8, 1979-1989, par Kodansha.

La nouvelle intitulée *La Seconde Attaque de la boulangerie* a été publiée en français dans le recueil de nouvelles *L'éléphant s'évapore*, Éditions Belfond.

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu au courant de nos publications,  
vous pouvez consulter notre site internet :

[www.belfond.fr](http://www.belfond.fr)

ou envoyer vos nom et adresse,

en citant ce livre,

aux Éditions Belfond,

12, avenue d'Italie, 75013 Paris.

Et, pour le Canada,

à Interforum Canada, Inc.,

1055, bd René-Lévesque-Est,

Bureau 1100,

Montréal, Québec, H2L 4S5.

ISBN 978-2-7144-5414-0

*Pan-ya shugeki (The Bakery Attack)*

© Haruki Murakami 1981. Tous droits réservés.

*Pan-ya saishugeki (The Second Bakery Attack)*

© Haruki Murakami 1985. Tous droits réservés.

© Illustrations de Kat Menschik reproduites avec l'aimable autorisation de DuMont Buchverlag, Cologne (Allemagne), 2012.

© Belfond 2012 pour la traduction française.

Belfond un département **place des éditeurs**

place  
des  
éditeurs

Il faut dire que nous avons faim. Non, en fait, c'était plutôt comme si nous avions englouti un vide cosmique. Minuscule au début, comme le petit trou au centre d'un donut. Mais plus les jours passaient, plus il s'agrandissait en nous, jusqu'à devenir un néant sans limites. Ou bien jusqu'à se transformer en une pyramide dédiée à la Faim, environnée d'une solennelle musique de fond.

D'où provenait cette faim ?

Du fait que nous n'avions pas absorbé suffisamment de nourriture, évidemment. Et pourquoi avions-nous manqué de nourriture ? Parce que nous ne possédions rien d'approprié que nous aurions pu échanger contre des denrées alimentaires. Pour quelle raison n'avions-nous pas cet équivalent à offrir en échange ? Vraisemblablement parce que l'imagination nous faisait défaut. Il n'était pas impossible que notre faim ait été directement générée par notre manque d'imagination.

Peu importait, au demeurant.

Dieu était mort, tout comme Marx et John Lennon.

Et nous avons faim, c'était un fait. Voilà pourquoi nous cherchions à nous adonner au mal.

Non pas que la faim nous pousse à commettre le mal.

Non. C'était le mal qui s'exprimait à travers la faim et qui guidait nos pas. Ce n'était pas très clair. Mais c'était quelque chose d'existentiel.

— Attention, je vais mal tourner ! déclara mon compagnon.

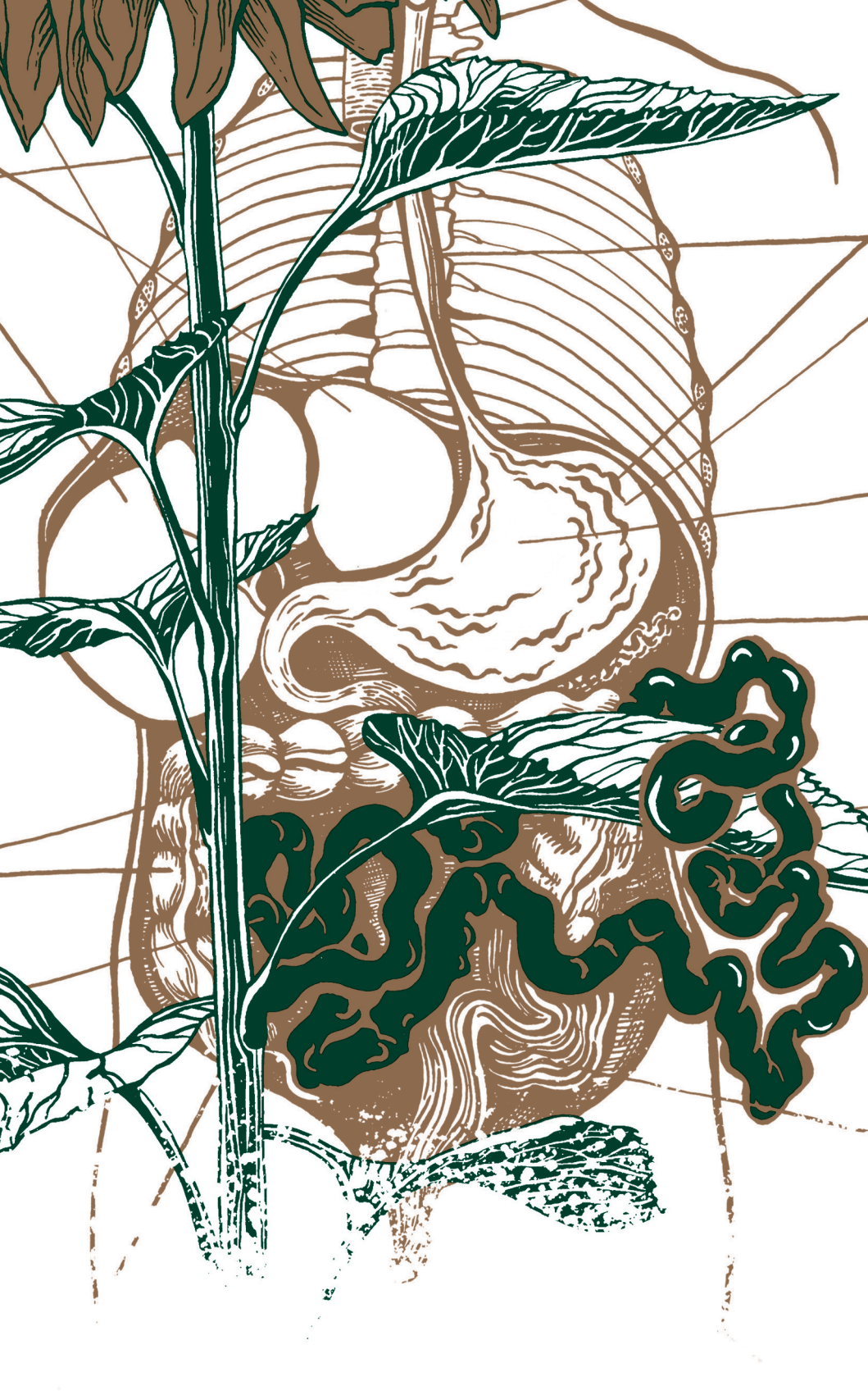
Énoncée en peu de mots, telle était bien la situation.

Avouons qu'il y avait des raisons à cela. Durant deux journées pleines, nous n'avions bu que de l'eau. Une fois, nous avions tenté d'absorber des feuilles de tournesol, mais nous n'avions guère songé à recommencer ensuite.

C'est ainsi que nous emportâmes des couteaux de cuisine et nous dirigeâmes vers la boulangerie. Située au cœur d'une rue commerçante, la boutique était jouxtée d'un côté par un magasin de futons, de l'autre par une papeterie. Le patron était un membre du Parti communiste, un homme chauve qui avait dépassé la cinquantaine. Munis de nos couteaux, nous avançons lentement en direction de la boulangerie. Cela faisait penser au film *Le train sifflera trois fois*. À chaque pas, l'odeur du pain qui cuisait dans le four était plus forte. Plus elle se faisait insistante, plus notre penchant vers le mal s'accroissait lourdement.

Nous étions exaltés à l'idée que nous allions attaquer une boulangerie et, simultanément, attaquer un communiste. Nous étions enthousiastes. Des émotions qu'avaient pu éprouver les membres des Jeunesses hitlériennes.

Il n'y avait qu'une seule cliente dans la boutique car l'après-midi était déjà bien entamé. Une bonne femme déplaisante qui portait un sac à provisions élimé et qui diffusait autour d'elle des effluves dangereux. Les projets



criminels sont toujours contrecarrés par ce type de femmes. Du moins, dans les séries télévisées. Du regard, j'indiquai à mon compagnon qu'il n'était pas question de passer à l'action tant que la bobonne n'aurait pas quitté les lieux. Puis je dissimulai mon couteau dans mon dos et fis mine de choisir du pain.

La femme mit un temps incroyable et une méticulosité extrême – à croire qu'elle choisissait une commode et un miroir à trois pans – pour déposer sur son plateau un « melon pan » et un beignet. Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'elle allait les acheter. À ses yeux, ce melon pan et ce beignet n'étaient rien de plus qu'une thèse. Ou encore, un très lointain Nord extrême. Il lui fallait un long moment pour s'adapter à la situation.

Le temps passant, le melon pan perdit le premier son statut de thèse. La femme secouait la tête.

— Pourquoi ai-je choisi un truc pareil ? Ce genre de pains trop sucrés, ça ne me dit rien du tout.

Elle remit le melon pan sur l'étagère, médita un instant et posa délicatement deux croissants sur son plateau.

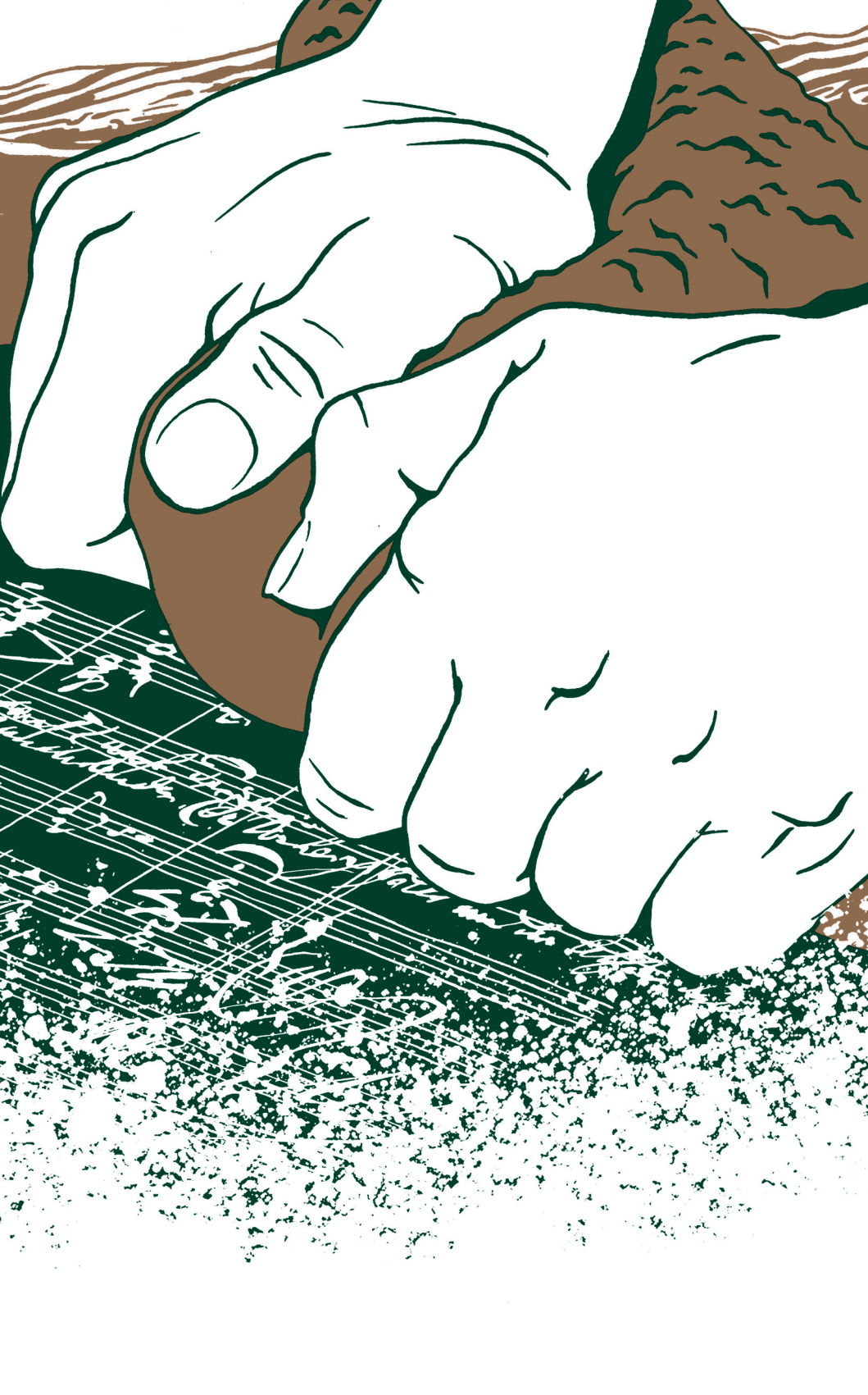
Une nouvelle thèse était née. L'iceberg se fissurait très légèrement alors que dans les interstices des nuages commençait à se déverser un flot de soleil printanier.

— Ça n'en finit plus ! murmura mon compagnon. Je vais la zigouiller, la viocque !

— Patience..., le freinai-je.

Sans se préoccuper de tout cela, le patron écoutait passionnément la musique de Wagner que diffusait son radio-cassette. Pour un membre du Parti communiste, était-ce correct d'écouter du Wagner ? Je confesse mon ignorance.

La mémère continuait à observer fixement les croissants et le beignet. Il y avait quelque chose qui n'allait pas, qui



n'était pas naturel. Des croissants et un beignet n'auraient sûrement pas dû être rangés côte à côte. Ils se retrouvaient là comme des concepts contradictoires, semblait-elle penser. Le plateau qu'elle tenait à la main se mit à osciller et à cliqueter à la manière d'un réfrigérateur au thermostat détraqué. Bien entendu, le plateau n'oscillait pas réellement, pas plus qu'il ne cliquetait. L'oscillation et le clic-clic étaient en quelque sorte métaphoriques.

— Je vais la buter ! fit mon compagnon.

En raison de sa faim dévorante, de Wagner et de la tension engendrée par la petite vieille, il se trouvait dans un état d'hypersensibilité – qui évoquait la pilosité d'une peau de pêche. Je secouai la tête en silence.

La femme cependant, son plateau à la main, errait dans une contrée infernale digne de Dostoïevski. Ce fut d'abord le beignet qui grimpa sur une estrade et qui, face aux citoyens romains, prononça une harangue particulièrement émouvante. Des mots de toute beauté, une rhétorique impeccable, une chaude voix de baryton... Tout le monde applaudit avec entrain. À leur tour, les croissants prirent place à la tribune et délivrèrent un discours plutôt incohérent à propos des feux de signalisation. Les voitures qui voulaient tourner à gauche devraient continuer tout droit quand le feu passerait au vert ; elles tourneraient à gauche une fois qu'elles seraient assurées qu'aucun véhicule n'arrivait dans l'autre sens. Quelque chose dans ce goût. Les citoyens de Rome ne comprirent pas vraiment de quoi il retournait mais ces belles périodes leur parurent fort complexes. Ils applaudirent donc de bon cœur. L'ovation fut un peu plus nourrie que pour le beignet. Lequel, du coup, réintégra sa place sur l'étagère.